

Cabellie de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Goult et Beauriville.

Entered as the Post Office of New Orleans in Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. NOUS SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, POUR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 19 mai 1911) and Temperature (Fahrenheit Centigrade). Rows include 7 a. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Les Voiles Noires. La dernière prière du Sergent Noëbeau. Le Château de Reichshoffen. A travers l'Alsace. Complices? La Mort du Prince Impérial. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Un arrêt qui est favorablement accueilli.

L'arrêt que vient de rendre la Cour Suprême des Etats-Unis dénotant la dissolution de la compagnie d'huile dite "Standard" a été accueilli avec faveur partout, au-delà des mers aussi bien qu'en deça, et la philosophie dont ont fait preuve les directeurs du gigantesque monopole en la circonstance cause quelque étonnement, car ces directeurs n'avaient nullement cru à la possibilité de ce qui est pour eux un revers de fortune; ils n'y étaient conséquemment pas préparés.

Nous avons déjà dit l'impression que fit naître dans tous les centres commerciaux et financiers du pays la décision du tribunal, le sentiment d'aise qu'en éprouvèrent les capitalistes américains, sentiment que partagent les capitalistes étrangers s'il faut ajouter foi aux dernières nouvelles qui nous arrivent de partout. A Londres, à Paris, sur tous les marchés européens la satisfaction a été générale; le malaise qui semblait y régner, causé par l'ancien état de choses, a disparu, et tout laisse croire que certains valeurs américaines sur le marché des deux grandes capitales en profiteront; il est même possible que d'autres valeurs américaines inconnues jusqu'ici à l'étranger, y trouvent placement. A la Bourse de Paris on remarque depuis mardi dernier

une activité plus grande qu'au paravant. Les mieux avisés prétendent que l'arrêt de la Cour Suprême des Etats-Unis, dissolvant la "Standard Oil Company" dont l'existence était entachée d'illégalité, fera reprendre à Paris les négociations abandonnées pour un temps, visant à une fusion de plusieurs corporations minières, et à une réduction de leur production.

La situation financière à Paris est des meilleures. On relève dans le dernier état de situation de la banque de France une augmentation dans son avoir de 4 547 000 francs on or et de 3 383 000 francs en argent.

Un pays qui possède d'assez vastes ressources peut regarder l'avenir avec sérénité, et fierté ajoutons-nous.

Une institutrice française inculpée d'espionnage.

Berlin, 3 mai.

On vient d'arrêter à Wessell près de Cologne, comme suspecte d'espionnage, une institutrice française, Mile Thirion, venue en Allemagne pour y donner des leçons de français.

Parente éloignée, s'il faut en croire du moins le "Berliner Lokalanzeiger", d'un homme politique français, elle avait su, grâce à ses excellentes relations se créer une clientèle des plus distinguées. Parmi ses élèves se trouvait un jeune officier qui, se disant complètement subjugué par son charme, et profondément épris d'elle, n'aurait su résister à ses prières et lui aurait procuré un plan de la mobilisation allemande.

La jeune inculpée se défend, paraît-il, en disant qu'elle n'avait jamais eu l'intention de se livrer à l'espionnage, mais que désirant épouser le lieutenant, elle avait seulement voulu éprouver sa force de caractère et sa grandeur d'âme.

Me Buhr, avocat à Cologne, qui a accepté de défendre Mile Thirion, dit qu'on ne sait encore rien de précis sur cette affaire et que sa cliente est une personne de nature mélancolique. L'arrestation remonterait, dit-on, à une quinzaine de jours. On l'avait tenue secrète afin de ne pas donner l'éveil aux complices présumés de la jeune fille.

L'instruction est menée par un magistrat de la cour suprême de l'empire venu exprès de Leipzig à Cologne. On prétend que le dossier de l'affaire est déjà très considérable. Mile Thirion, qui résidait à Cologne depuis le mois d'octobre, aurait fait dans ce court espace de temps plusieurs voyages en France. On a dit d'une grande beauté.

Un autographe de 127.500 francs.

Le 3 mai dernier a eu lieu une vente d'autographes. Une lettre de Martin Luther, chef de la réformation en Allemagne, a été vendue 127.500 francs, le plus haut prix atteint jusqu'ici par un autographe. Ce document a été acheté pour le compte de M. Pierpont Morgan, le milliardaire américain.

Arrestation de joueurs.

New York, 19 mai — La police a procédé à une descente dans plusieurs maisons de jeu, et a arrêté onze chevaliers du tapis vert, ce matin de bonne heure, tout en opérant une saisie considérable de cartes, des jetons, tables, etc. Un camion a été nécessaire pour transporter le butin saisi par les agents.

tait vers les études sérieuses. Au sortir du collège, il avait, comme la plupart des jeunes gens riches, mais non pas seulement dans le but étroit d'obtenir ainsi la dispense de deux années de service militaire, préparé un examen. Il avait choisi la médecine. Il était docteur. Il avait même passé sa thèse de façon extrêmement brillante et il n'était tenu qu'à lui de se faire un nom dans une profession où l'argent et les relations, pour les premiers pas dans la carrière, constituent de si solides échelons. A quoi bon? Sa fortune était plus que suffisante pour qu'il n'eût pas besoin d'exercer. Ses études médicales n'avaient qu'imparfaitement assouvi son appétit d'apprendre. Déjà saisi de ce prurit de déplacement qui, quelquefois, lui permettait de s'insinuer d'une façon plus vivante, plus complète que dans les livres, au grand plaisir de ses parents, il s'était mis à voyager. Il va de soi qu'avec de tels goûts, de telles habitudes, le baron Maxime des Groilles ne devait compter que très peu ou point d'amis, et ce n'est dissimulé aux quatre coins du globe. En tous cas, il n'en avait aucun à Paris, où il ne voyait personne pendant ses rares et courtes escales, n'y étant attiré que par Paris lui-même, ses aspects, son mouvement, sa vie de fièvre, son ambiance d'élégance et d'art.

Les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans.

Une visite à Mgr Touchet. Déclarations de l'éminent prélat.

Orléans, 7 mai.

Pour la 45e fois aujourd'hui, Orléans a revêtu sa parure de fête en l'honneur de sa libératrice. Partout, de gai oriflamme claquent au vent et toutes ou presque toutes les maisons de la ville se sont parées des couleurs de la Pucelle, blanc et bleu, et des couleurs d'Orléans, rouge et jaune. Il fait naturellement un temps superbe: je dis naturellement, parce qu'il est de tradition ici qu'il a toujours fait beau pendant les fêtes de l'héroïne. De même que les Anglais ont le "temps du Roi", les Orléanais ont le temps de "Jeanne d'Arc".

Une visite à l'illustre évêque d'Orléans s'imposait au début de ces journées. Mgr Touchet, que je suis allé voir tout à l'heure, m'a reçu avec sa gracieuse affabilité coutumière et a bien voulu pour quelques instants quitter la compagnie des évêques ses hôtes, venus pour les fêtes, pour répondre à mes questions et me faire les déclarations suivantes:

— Plus que quiconque, naturellement, je déplore l'abandon d'une tradition qui est la gloire de notre cité. Nous avons fait, nous, clergé, tout ce que nous avons pu pour maintenir l'éclat des fêtes traditionnelles: la municipalité a fait de même tout son devoir en parfaite union avec nous. Seul, le gouvernement n'a pas fait le sien. Il semble toujours ne voir en l'espèce qu'une simple cérémonie locale à laquelle il est de toute nécessité et de la plus haute importance d'empêcher "les curés" de participer plus longtemps. Mais il oublie que les fêtes du 8 mai sont la commémoration d'un événement national, car la délivrance d'Orléans est un événement national: le commencement de la reprise de la France aux Anglais.

Le préfet du Loiret a dit aussi publiquement que la participation de l'armée aux fêtes avait été refusée à cause de mon discours à la grande réunion du cirque, le 2 avril dernier, discours où, paraît-il, j'aurais dit, dit trop violemment le gouvernement. Mais, d'abord, il me semble que le cortège n'est pas fait pour moi personnellement, pour mon plaisir propre, et que priver la ville d'Orléans d'une fête traditionnelle parce que son évêque a prononcé un discours déplaisant est d'un raisonnement plutôt enfantin. Quant à ce discours, je n'ai usé, en le prononçant, que de mon simple droit de citoyen. La séparation m'a créé citoyen comme un autre, sans privilèges, mais sans restrictions de droit. Citoyen, j'ai le droit de parler à mes concitoyens sur tel sujet qui les intéresse; j'ajoute que me sentant évêque autant que citoyen, c'était mon devoir de montrer à ceux qui m'écoutaient que l'anticléricalisme est une des inventions les plus nuisibles à la patrie qui aient pu se concevoir, et je disais encore que mes attitudes du passé seraient mes attitudes de l'avenir.

Enfin, j'affirme que, quoi qu'on en ait dit, le cortège traditionnel du 8 mai peut se constituer après la séparation comme avant: la preuve c'est qu'en 1906, un an après la séparation, nous avons eu le cortège traditionnel. Bien plus, en 1908, après le refus

des dultuelles, car on pourrait nous dire qu'en 1906 elles n'avaient pas encore été refusées par le Pape, en 1908 donc, nous avons eu de nouveau le cortège traditionnel avec adjonction des autorités civiles et de l'armée; je ne puis pas mieux répondre à certaines insinuations.

Non, le refus du gouvernement de participer aux fêtes de cette année n'est pas justifiable, et toute la lourde responsabilité, quoi qu'il en ait, retombe sur lui.

Les déclarations de l'éminent prélat sont trop claires et trop nettes pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucun commentaire. Les fêtes ont commencé ce soir, selon la coutume, par la belle cérémonie de la remise de l'étendard. A huit heures du soir, une salve d'artillerie, tirée sur l'emplacement du fort des Tourelles, et la sonnerie des cloches de la ville annoncent le départ d'un corps de troupe qui, par les principales rues de la ville, se rend à l'Hôtel de Ville où, en haut du perron, est groupé le conseil municipal d'Orléans, ayant à sa tête le maire, M. Giton. L'Hôtel de Ville est brillamment illuminé. Les torches des pompiers jettent une éblouissante clarté dans la cour, où flotte l'étendard de la Pucelle, tenu par un huissier de la ville en grand costume.

Accompagné de tout le cortège, le maire se dirige alors, aux sons des tambours et des clairons vers la cathédrale, sur le parvis de laquelle, en grand costume épiscopal, crosse en main et mitre en tête, l'attendent NN. SS. Touchet, évêque d'Orléans; Dubois, archevêque de Bourges; Belmont, évêque de Clermont; Izart, évêque de Pamiers; Boutry, évêque du Puy; Mélisson, évêque de Blois, et Marbeau, évêque de Meaux.

A ce moment, les tours de la cathédrale s'embrasent, et nous avons, une fois de plus, sous les yeux le prestigieux tableau tant de fois décrit.

En remettant à l'évêque d'Orléans l'étendard de la libératrice, le maire d'Orléans prononce les paroles suivantes: Monseigneur, en traversant la foule assemblée sur ce parvis comme au soir historique, et venant remettre entre vos mains l'étendard de Jeanne d'Arc, j'accomplis une cérémonie belle par l'éclat qui l'entoure et émouvante parce qu'une longue et glorieuse tradition la prescrit. Une province s'honore de garder ses chants, ses proverbes, ses légendes; de même, quand elle rappelle exactement à leur date anniversaire les épreuves ou les joies de son passé, une ville n'entretient pas seulement un culte intime et local mais elle maintient son renom jusqu'aux frontières de la patrie et par delà ces frontières auprès des peuples frappés d'une si haute et si durable félicité.

Le désir de maintenir ainsi le renom d'Orléans a dicté mon attitude et celle de la majorité du conseil municipal qui m'entoure. J'ai dit devant nos collègues qu'en réclamant le maintien de notre fête ancienne nous nous honorions d'avoir voulu défendre les traditions, les libertés et les intérêts de la commune. Cette attitude devra au moins nous mériter le respect.

Me sera-t-il permis à cette heure d'exprimer un vœu bien sincère, celui qu'en ces jours anniversaires et qu'au souvenir de Jeanne d'Arc, les cœurs se rapprochent et s'unissent dans la cité apaisée?

D'une voix forte et claire, Mgr Touchet répond: — Monsieur le maire, je ne vous ai pas entendu sans une joie profonde de cœur et d'esprit prononcer ces mots illustres de tradition, de culte de la tradition, de fidélité à la tradition: ce ne sont pas en effet seulement les peuples, les provinces et les cités qui vivent de tradition, c'est encore et surtout l'Eglise; sa doctrine, sa morale, sa discipline sont fondées sur la tradition, et voilà une des causes entre plusieurs autres qui déterminent chaque année des prélats français, séparés de nous par de longues distances, souvent, à nous apporter l'honneur de leur présence, l'éclat de leur parole et, s'ils me permettent de leur ajouter, le réconfort de leur chère amitié; c'est une des raisons encore qui font que moi-même je suis heureux de répondre à l'invitation de la municipalité dans une conjoncture où depuis cinq siècles bientôt nos initiatives sont si précieuses à Orléans et à la France. La paix, monsieur le maire, vers laquelle vous vous êtes tourné dans un mouvement de généreuse éloquence, est justement le prix des traditions scrupuleusement gardées. La tradition justifie elle seule et par sa vigueur immanente tous les rites que ni la loi ni l'honnêteté ne proscrirent; par un nécessaire retour d'orgueil s'interrompt, il se fait — comme une plaie en quelque lieu de nos villes. Celles-ci s'endorment alors, vers ces sages d'honneur elles ne s'énervent pas. Permettez-moi de remettre un instant à Mgr l'archevêque de Bourges l'étendard de la Bienheureuse Jeanne. Hier encore, évêque de Vaucoeurs, de la radieuse petite ville où commença la chevauchée libératrice, il est digne par son patriotisme de recevoir le signe sous lequel combattit et vainquit la surnaturelle et douce Pucelle d'Orléans.

Six cents musiciens entonnent ensuite la si impressionnante cantate à l'étendard, puis, lentement, solennellement, les évêques donnent leur bénédiction à la foule, qui s'incline avec respect, et le cortège épiscopal rentre au chant des cantiques dans la cathédrale, dont on aperçoit flamber les mille lumières durant que, dans le lointain, s'éloignent les cuivres de la retraite militaire qui va parcourir les rues illuminées de la ville.

Centenaire de M. de Falloux.

Obsédant à une pensée de reconnaissance touchante et de fidélité religieuse et patriotique, un groupe de catholiques angevins avait pris l'initiative de célébrer, le 11 mai courant, le centième anniversaire de la naissance du comte de Falloux, l'auteur inoubliable de la loi libératrice de 1850, qui consacra la liberté d'enseignement battue en brèche par les socialistes aujourd'hui. Un comité s'était constitué comprenant MM. Dominique Delays, sénateur de Maine-et-Loire; Georges Conraire, docteur en droit, à Angers, et Henry Jouin. Ce comité a demandé que, conformément au testament de M. de Falloux, une messe de "Requiem" fût célébrée dans les chapelles des collèges libres ou dans les églises paroissiales, à la demande des professeurs et élèves. Il centralise en même temps les souscriptions pour élever un monument dans la petite

Athénée Louisianais.

Une intéressante réunion de l'Athénée Louisianais a eu lieu hier soir, dans la salle de l'Union Française, réunie à laquelle assistaient bien des dames et au cours de laquelle le conseil de France, M. Henri Fracastel, a lu plusieurs de ses poésies. M. Alcée Fortier a annoncé qu'il avait été chargé de nommer un comité pour représenter la Nouvelle-Orléans au congrès qui se réunira l'an prochain à Québec dans l'intérêt de la langue française, et il a prié M. Fracastel d'en accepter la présidence honoraire. M. Fortier a également annoncé qu'à une réunion des présidents des sociétés françaises de notre ville, convoquée par M. J. M. Vergoille, il avait été décidé de créer une fédération de ces sociétés, et il a demandé à l'Athénée d'en faire partie. Sur la proposition de M. Charles Sontak, la demande a été acceptée. A la célébration du bi-centenaire de la fondation de la ville de la Mobile, le 28 de mois, l'Athénée sera représenté par M. Fortier, qui représentera l'Etat de la Louisiane aussi à la requête du gouverneur Sanders. Après l'expédition des affaires de l'ordre du jour, M. Fracastel a donné lecture de ses poésies; citons-en quelques-unes: "Les Quais de Paris", "Ping-Pong", "Cris d'Orléans", "Bâtes d'enfants", "Soldats de plomb".

M. GABRIEL D'ANNUNZIO.

M. Gabriel d'Annunzio, qui se trouve à Paris en ce moment, est en même temps qu'un grand écrivain, un grand original. Dans sa villa de Settignano, près de Florence, M. d'Annunzio avait approuvé une petite salamandre qui avait l'habitude de venir se poser sur sa table de travail. Cette bestiole était considérée par l'écrivain comme le dieu familial du logis. Aussi était-elle en quelque sorte vénérée dans toute la maison. Trois années, elle vécut au foyer du poète. Sa mort, ne riez pas, arracha des larmes amères à l'écrivain. M. d'Annunzio lui fit de belles funérailles. Ses restes reposent aujourd'hui dans un minuscule caveau que M. d'Annunzio a fait creuser dans le foyer d'une cheminée géante de son cabinet de travail. Une plaque de marbre en scelle l'orifice. On y lit cette inscription gravée en lettres d'or: "Bonne salamandre sacrée."

Lorsqu'un visiteur ami se présente à la villa de Settignano, M. Gabriel d'Annunzio ne manque pas de lui montrer une petite clé d'or, merveilleusement ornée, qui repose sur le socle d'un coffret d'argent. C'est la clé du tombeau de la salamandre. Et M. d'Annunzio, en poète épris de mythes et de légendes, ne comprend pas pourquoi sa chère bestiole ne renait pas de ses cendres.

Convention des Voyageurs de Commerce.

Les membres de l'Union des Voyageurs de Commerce délégués à la Convention annuelle tenue actuellement à la Nouvelle-Orléans, ont défilé hier matin en cortège dans les principales rues du centre de la ville, avant de se rendre au théâtre Crescent, siège de la Convention. Les participants étaient au nombre d'environ cinq cents et formaient un groupe des plus pittoresques. Dans une voiture en tête du cortège avaient pris place le gouverneur Sanders et le maire Behrman, invités officiels. Après avoir défilé dans les rues Canal, Camp, St Charles et Baronne, les délégués se sont réunis au théâtre Crescent qui pour la circonstance avait été superbement décoré. Après une prière dite par l'archevêque Blenk, le gouverneur Sanders a souhaité la bienvenue aux délégués, puis M. C. S. Waggaman, président du comité général, a pris la parole et exposé le but de la convention. Des discours ont encore été prononcés par MM. Valloft, J. W. Porch et C. E. Baker.

ARRESTATION.

Un nommé Johnson Ryan, domicilié rue Port 528, a été arrêté hier matin et écroué au poste du cinquième precinct. Il est accusé d'avoir fait main basse sur des caisses de marchandises entreposées sur le quai de la rue Press.

Convention des Voyageurs de Commerce.

Les membres de l'Union des Voyageurs de Commerce délégués à la Convention annuelle tenue actuellement à la Nouvelle-Orléans, ont défilé hier matin en cortège dans les principales rues du centre de la ville, avant de se rendre au théâtre Crescent, siège de la Convention. Les participants étaient au nombre d'environ cinq cents et formaient un groupe des plus pittoresques. Dans une voiture en tête du cortège avaient pris place le gouverneur Sanders et le maire Behrman, invités officiels. Après avoir défilé dans les rues Canal, Camp, St Charles et Baronne, les délégués se sont réunis au théâtre Crescent qui pour la circonstance avait été superbement décoré. Après une prière dite par l'archevêque Blenk, le gouverneur Sanders a souhaité la bienvenue aux délégués, puis M. C. S. Waggaman, président du comité général, a pris la parole et exposé le but de la convention. Des discours ont encore été prononcés par MM. Valloft, J. W. Porch et C. E. Baker.

ARRESTATION.

Un nommé Johnson Ryan, domicilié rue Port 528, a été arrêté hier matin et écroué au poste du cinquième precinct. Il est accusé d'avoir fait main basse sur des caisses de marchandises entreposées sur le quai de la rue Press.

Le nouveau directeur de la Station du Parc Audubon.

Baton Rouge, 19 mai — La nomination de M. George Chaquelin, aux fonctions de directeur de la station expérimentale pour la culture de la canne à sucre au Parc Audubon, a été officiellement annoncée aujourd'hui. M. Chaquelin remplace M. Hamilton P. Agee qui a récemment donné sa démission pour accepter la direction d'une importante exploitation agricole aux îles Hawaï. Le nouveau directeur de la Station Audubon est originaire de la paroisse Pointe Coupée.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an | \$6.00. 6 mois | \$3.00. 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00. Un an | \$9.00. 6 mois | \$4.50. 3 mois.

EDITION HERBOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00. Un an | \$3.00. 6 mois | \$1.50. 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$12.00. Un an | \$6.00. 6 mois | \$3.00. 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition était comprise dans notre édition quotidienne, mais abandonnée et est donc distincte. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser leur mandat. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O.

No 35. Commencé le 11 avril 1911.

LA BANDE DU "BAT"

GRAND ROMAN INEDIT.

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIERE PARTIE

XV

LE ROMAN DE MAGUELONNE

(Suite)

Il ne voyageait pas seulement pour voyager. Son esprit le por-

Et l'on s'expliquera ainsi aisément l'audace tranquille, pour ainsi dire assurée d'impunité avec laquelle, après enquête approfondie, les misérables Léonoe Bourbillon échangeait sa personnalité usée, éstrée — simplement comme on rejette pour en endosser un neuf, un vieux vêtement hors d'usage — contre celle de cet errant, de ce solitaire, sans parents, sans amis...

Sans amis... sans? Il pouvait être une heure et demie du matin, lorsque, fatigué d'avoir noctambulé toute la soirée et regagnant sa garçonnière, aux abords de celle-ci, le baron entendit soudain des cris de femme appelant au secours...

Sans hésiter, il s'élança du côté d'où partaient ces appels. Il se trouva en présence d'un groupe composé d'une bande de fétards, revenant de quelque "tournée des grands-ducs" aux cabarets des Halles, très excités après une jeune fille, qu'ils avaient entourée, et qui bégayait des supplications indistinctes entrecochées de sanglots, se débattaient désespérément pour échapper à leurs brutales familiarités. C'était une superbe fille, une fille du peuple, évidemment, car les demoiselles de la bourgeoisie n'ont guère pour habitude de courir les rues, aux heures de nuit, en cheveux, avec simplement un modeste châle de laine noué autour du cou.

Une pierreuse?... Une fille honnête? Le baron ne s'attarda pas à s'en inquiéter. Une femme réclamait de l'aide, cela lui suffisait. D'un pas ferme, il marcha au groupe, écarta un peu rudement deux de ces indiscrets chevaliers, comme l'un d'eux se rebiffait, menaçant, l'envoya, d'une poignée de main, à terre, et se précipita vers la jeune victime. — Mademoiselle, dit-il, laissant avec autant de respect qu'une duchesse, si vous voulez bien me faire l'honneur d'accepter mon bras, je puis vous donner l'assurance que vous ne serez plus insultée...

Toute tremblante, elle s'empressa de se réfugier vers ce courageux défenseur qui lui tombait du ciel, et ils s'éloignèrent déjà, quand la bande, au instant réduite au silence par ce coup de force, fit entendre une rumeur en esquivant un mouvement de fensif. Le baron distingua des mots malsonnants. Il avait l'oreille chatouillée. Il s'arrêta, ouvrit flegmatiquement son porte-cartes, et, d'un geste dont rien ne saurait rendre l'impertinence, éparpillant une pluie de briquets au nez des insulteurs. — Messieurs, dit-il avec hauteur, d'une voix calme et claire, je me tiendrai demain, de dix à midi, chez moi, à la disposition

de ceux d'entre vous qui auraient des explications à me demander. Je vous salue...

Puis, se retournant vers sa protégée: — Oh! dois-je vous reconduire, mademoiselle?... mademoiselle. — Maguelonne... Maguelonne Payravault... — Vous habitez loin d'ici? — Non, monsieur, tout proche, rue Saint Sauveur... — Alors... Il se disposait à rebrousser chemin, elle le retint d'une timide pression pour lui expliquer son cas.

Sa mère, depuis longtemps malade, avait été prise, dans la nuit, d'une crise d'étouffement, et elle, affolée, ne prenant que le temps de jeter un fichu sur ses épaules, était descendue en toute hâte à la recherche d'un médecin du quartier, le docteur Bonnet, rue du Mail, qui soignait Mme Payravault.

Malheureusement, le docteur Bonnet avait été appelé près d'une femme en couches, et, omme la domestique, apitoyée, avait donné à Maguelonne l'adresse d'un confrère de son maître, dans la rue Montmartre, elle y avait couru bien vite. C'est à ce moment qu'elle était tombée au milieu de cette bande de nocturnes, aux trois-quarts ivres, qui l'avaient arrêtée sans se laisser attendre par ses prières et par ses larmes... bref, sans l'efface intervention

de son sauveur, que se serait-il passé, mon Dieu!... Ce disant, elle se serra, éperdue, contre lui, en un geste de refuge, sa main, encore tremblante, se crispant convulsivement sur son bras. — Maintenant, acheva-t-elle, les larmes aux yeux, après l'avoir remercié avec l'effusion d'une gratitude sur la sincérité de laquelle le baron n'avait pas à se méprendre, maintenant que tout danger est conjuré, je vous quitte, monsieur, pour aller chercher...

— C'est autre médecin? — Oui. — Inutile, mademoiselle, je le remplacerai, j'espère, suffisamment... — C'est que... balbutia-t-elle, n'osant formuler un doute de nature à offenser son protecteur... — C'est que, acheva-t-elle, même en souriant, vous vous méfiez un peu de mes capacités? — Oh! monsieur... protesta-t-elle faiblement, confuse d'avoir été devinée... — Je n'ai pas trop l'air d'un médecin!... Elle ne répondit pas.

Pourtant, continua-t-elle, amesé du piquant de la situation, je le suis, moi aussi, médecin... — Vous... vous êtes... docteur? — Parfaitement, je n'ai pas mon diplôme dans ma poche, et je serais bien embarrassé de donner

l'adresse d'un de mes clients bien que j'aie raccommodé quelques bras et quelques jambes aux quatre points cardinaux du monde, mais je crois être en état sinon de guérir madame votre mère tout au moins de la soulager provisoirement... Ainsi, pour peu que vous vouliez bien me conduire près d'elle... — Oh! alors, venez bien vite, dit-elle, l'enveloppant d'un long regard d'admiration et n'étant pas éloignée de voir en lui comme une espèce de personnage surnaturel... Seulement, une fois rassurée de ce côté, une autre crainte l'assiégea aussitôt: elle se souvint des cartes qu'il avait jetées à la figure de ses insulteurs, — geste dont elle n'ignorait point la signification, et les conséquences possibles... Elle cheminaient, depuis un moment côte-à-côte, en silence. — Est-ce que vous allez vous battre en duel avec ces gens? s'inquiéta-t-elle enfin tout haut. — Peut-être... cela dépendra de leur humeur. — Vous vous battriez... pour moi? — Je n'ai pas de côté à sa joie protégée. — Vous en valez bien la peine, riposta-t-elle galamment, sans toutefois insister autrement, ce qui eût paru assez déplacé dans la circonstance. — Mais vous pouvez être... blessé?... tué?...

de ceux d'entre vous qui auraient des explications à me demander. Je vous salue...

Puis, se retournant vers sa protégée: — Oh! dois-je vous reconduire, mademoiselle?... mademoiselle. — Maguelonne... Maguelonne Payravault... — Vous habitez loin d'ici? — Non, monsieur, tout proche, rue Saint Sauveur... — Alors... Il se disposait à rebrousser chemin, elle le retint d'une timide pression pour lui expliquer son cas.

Sa mère, depuis longtemps malade, avait été prise, dans la nuit, d'une crise d'étouffement, et elle, affolée, ne prenant que le temps de jeter un fichu sur ses épaules, était descendue en toute hâte à la recherche d'un médecin du quartier, le docteur Bonnet, rue du Mail, qui soignait Mme Payravault.

Malheureusement, le docteur Bonnet avait été appelé près d'une femme en couches, et, omme la domestique, apitoyée, avait donné à Maguelonne l'adresse d'un confrère de son maître, dans la rue Montmartre, elle y avait couru bien vite. C'est à ce moment qu'elle était tombée au milieu de cette bande de nocturnes, aux trois-quarts ivres, qui l'avaient arrêtée sans se laisser attendre par ses prières et par ses larmes... bref, sans l'efface intervention

de son sauveur, que se serait-il passé, mon Dieu!... Ce disant, elle se serra, éperdue, contre lui, en un geste de refuge, sa main, encore tremblante, se crispant convulsivement sur son bras. — Maintenant, acheva-t-elle, les larmes aux yeux, après l'avoir remercié avec l'effusion d'une gratitude sur la sincérité de laquelle le baron n'avait pas à se méprendre, maintenant que tout danger est conjuré, je vous quitte, monsieur, pour aller chercher...

— C'est autre médecin? — Oui. — Inutile, mademoiselle, je le remplacerai, j'espère, suffisamment... — C'est que... balbutia-t-elle, n'osant formuler un doute de nature à offenser son protecteur... — C'est que, acheva-t-elle, même en souriant, vous vous méfiez un peu de mes capacités? — Oh! monsieur... protesta-t-elle faiblement, confuse d'avoir été devinée... — Je n'ai pas trop l'air d'un médecin!... Elle ne répondit pas.

Pourtant, continua-t-elle, amesé du piquant de la situation, je le suis, moi aussi, médecin... — Vous... vous êtes... docteur? — Parfaitement, je n'ai pas mon diplôme dans ma poche, et je serais bien embarrassé de donner

l'adresse d'un de mes clients bien que j'aie raccommodé quelques bras et quelques jambes aux quatre points cardinaux du monde, mais je crois être en état sinon de guérir madame votre mère tout au moins de la soulager provisoirement... Ainsi, pour peu que vous vouliez bien me conduire près d'elle... — Oh! alors, venez bien vite, dit-elle, l'enveloppant d'un long regard d'admiration et n'étant pas éloignée de voir en lui comme une espèce de personnage surnaturel... Seulement, une fois rassurée de ce côté, une autre crainte l'assiégea aussitôt: elle se souvint des cartes qu'il avait jetées à la figure de ses insulteurs, — geste dont elle n'ignorait point la signification, et les conséquences possibles... Elle cheminaient, depuis un moment côte-à-côte, en silence. — Est-ce que vous allez vous battre en duel avec ces gens? s'inquiéta-t-elle enfin tout haut. — Peut-être... cela dépendra de leur humeur. — Vous vous battriez... pour moi? — Je n'ai pas de côté à sa joie protégée. — Vous en valez bien la peine, riposta-t-elle galamment, sans toutefois insister autrement, ce qui eût paru assez déplacé dans la circonstance. — Mais vous pouvez être... blessé?... tué?...